



Cerisy, décembre 2017

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Puisque vous nous faites le plaisir d'être membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, voici, précédé par des nouvelles de nos **publications récentes**, un **compte-rendu des activités 2017 du CCIC**, à quoi s'ajoutent quelques **indications importantes**.

Notre **programme 2018** se trouve, sous une forme abrégée, ci-après à la page 12. Une version plus détaillée est progressivement mise en ligne sur notre **site internet** (www.ccic-cerisy.asso.fr), où il est possible, d'ores et déjà, de la consulter.

S'agissant des **publications**, voici la liste des ouvrages parus depuis décembre dernier: *Roland Barthes: continuités* (Christian Bourgois), *Bébé sapiens. Du développement épigénétique aux mutations dans la fabrique des bébés* (Érès), *L'Or du temps. André Breton 50 ans après* (L'Âge d'homme), *Les Chevaux. De l'imaginaire universel aux enjeux prospectifs pour les territoires* (PU de Caen), *Écologie politique de l'eau* (Hermann), *L'Écrivain vu par la photographie* (PU de Rennes), *Que vont devenir les églises normandes?* (Corlet), *La France en albums* (Hermann), *Lieux et figures de l'imaginaire* (Hermann), *Comparative metaphysics* (Rowman & Littlefield), *Le Musée, demain* (L'Harmattan), *La Narrativité. Racines, enjeux et ouvertures* (In Press), *Relire Perec* (PU de Rennes), *Christian Prigent: trou(v)er sa langue* (Hermann), *Sciences de la vie, sciences de l'information* (ISTE éditions), *W.G. Sebald. Littérature et éthique documentaire* (Presses Sorbonne Nouvelle). Et, dans la collection Cerisy 📖 Archives chez Hermann, deux rééditions : *La Production du sens chez Flaubert* et *La Nuit en question(s)*. D'autres publications sont actuellement sous presse et paraîtront bientôt.

Présentée d'abord le 10 mai au Théâtre Paris Story, puis le 16 mai à la Maison de l'histoire de la Manche à Saint-Lô, avec la projection du beau documentaire *Cerisy, à l'écoute des rumeurs du monde* (généreusement offert par Créalis Médias et réalisé par Valeria Lumbroso), la **saison 2017** a été un grand cru cerisyen, tant par la qualité des interventions, la force des débats, la convivialité des échanges que par les audiences à la fois intergénérationnelles et internationales qui se sont succédées dans le château normand (1225 personnes). Aux colloques réunissant un très grand nombre de participants (la *Misère*, le *Travail*, le *Commun*), ont été associées des rencontres proposées en parallèle sur des thèmes très variés. À l'instar de la *Mésologie*, notion débattue autour d'Augustin Berque et qui permet de mieux comprendre les relations que nous entretenons avec nos milieux, il semble qu'une place particulière ait été accordée aux espaces et aux traversées, associant la géographie aux arts et à la littérature : des espaces lointains (les *Amériques*, l'*Algérie*) jusqu'aux espaces singuliers (*Carte d'identités*) ; des espaces habités par les vivants (dans les *Villes et territoires*, mais aussi les *Mers septentrionales*) ou les morts (dans les *Cimetières*) ; les espaces numériques (avec les *Humanités littéraires* et les *Communications*) ; les espaces du *Vide* ou les regards sans frontières de *Tal Coat*. À côté de la *Psychanalyse* et du *Cinéma*, ont été également travaillées la philosophie (*Simone Weil*) et la littérature (*Edgar Poe*, *Jacques Prévert*), notamment avec l'exceptionnelle rencontre autour et en présence de l'écrivain *Peter Handke*.

Voici, tenant compte de l'avis des responsables, un aperçu des vingt-deux rencontres accueillies du 31 mai au 2 octobre, quelquefois en parallèle comme le favorise désormais la salle dite de la "Laiterie".

La saison s'est ouverte par un duo de rencontres simultanées.

Cerisy ayant consacré peu de colloques à la peinture, le groupe réuni autour de **Tal Coat, Regard sans frontières** a permis de réduire ce manque en saluant la troisième figure de la "Triade" qui unissait, au poète André du Bouchet et au philosophe Henri Maldiney, ce peintre qui, bien que glorieux, n'en reste pas moins largement méconnu. Le contexte était celui de l'*Année Tal Coat* : les réflexions s'inscrivaient ainsi dans une floraison de publications, de rencontres et d'expositions en France et en Allemagne. Au programme, le 2 juin à Coutances, l'inauguration au musée Quesnel-Morinière d'une exposition présentant une centaine d'œuvres du peintre dont les participants au colloque ont eu la primeur, mais qui ont pu être admirées tout au long de l'été. À la faveur d'une météo réjouissante, les conditions offertes par le château et son environnement, le choix fait par la majorité des intervenants d'assister à la durée complète de la rencontre, la présence de la fille du peintre, Pierrette Demolon-Tal Coat, ont donné à ces journées leur qualité d'événement. L'alternance de communications érudites et d'entretiens mûris, un temps particulièrement fort (la matinée confiée à Thomas Augais et Anne de Staël), la projection de films, la lecture à haute voix, ont attesté que l'œuvre de Tal Coat fait, aujourd'hui, l'objet d'attentions fines et de travaux approfondis (dans les domaines de l'archive, de l'histoire de l'art, de la recherche poétique et philosophique). Mais le foisonnement des activités a su néanmoins préserver le temps des pauses et des discussions informelles, qui favorise la constitution de petits groupes où s'éprouvent et parfois naissent les amitiés. Dans les semaines qui suivirent, l'*Année Tal Coat* se poursuivant, les liens noués en Cotentin avaient établi, entre les participants, une douce confiance et une sereine énergie dignes de l'artiste qui les avait réunis.

Parallèlement, la rencontre normande **Animaux aquatiques et monstres des mers septentrionales** a rassemblé, autour du thème des créatures marines, des chercheurs de disciplines variées, soucieux de voir leur réflexion relancée par les apports d'autres domaines. Suite à une présentation, par les organisateurs du colloque, des travaux menés au sein du CRAHAM de l'université de Caen, ce sont les spécialistes de littérature qui ont ouvert les débats autour des vies de saints et récits médiévaux celtiques. Puis les participants ont été chaleureusement accueillis par Bernard Beck à l'abbaye d'Hambye, pour une conférence sur la représentation iconographique des créatures hybrides anthropomorphes (poissons-chevaliers, poissons-moines, poissons-évêques et sirènes allaitantes) suivie d'une visite des lieux. Le soir, dans la bibliothèque, un autre exposé, lui aussi richement illustré, a traité des problèmes d'identification et de classification en présentant, sous l'angle de l'éthologie, des animaux largement fantasmés dans la littérature et l'iconographie: les pieuvres et les seiches. Cette réflexion s'est prolongée, le lendemain, par plusieurs communications autour du morse et de la baleine. Enfin l'étude de documents d'archives sur la consommation et la pêche, éclairés par les apports de l'archéozoologie, a constitué la dernière phase du colloque, alimentée elle aussi de nombreux échanges passionnés. La réunion a donc pleinement répondu aux attentes de chacun: aussi bien lors des discussions tenues dans la "Laiterie" que de leurs poursuites à l'heure des repas revigorants et des pauses ensoleillées, l'accueil propre à Cerisy ayant permis le tissage, entre les participants, de liens intellectuels et conviviaux (notamment autour des tables de ping-pong) destinés à se renforcer par la suite.

Organisé au début de juin par ATD Quart Monde à l'occasion du centenaire de son fondateur, le colloque **Ce que la misère nous donne à repenser (avec Joseph Wresinski)** a rassemblé des chercheurs (anthropologues, épistémologues, historiens, philosophes), des praticiens de la lutte contre la misère ainsi que des militants ayant vécu l'expérience de la grande pauvreté, pour réfléchir à ce que la misère donne à repenser de la connaissance, de l'action et de la vie commune. Accueillir

à Cerisy une telle diversité de personnes, venues de 18 pays et de 4 continents, de milieux sociaux très différents, fut un véritable défi. La pensée de Joseph Wresinski et la "magie du lieu", la volonté de chacun de dépasser les obstacles, ainsi que la qualité des interventions, ont permis de rapidement installer un climat de confiance. Ainsi, avec une traduction simultanée dans les trois langues d'ATD (anglais, espagnol, français), on a pu mieux progresser sous plusieurs angles : comprendre pourquoi l'aide au pauvre est punitive; admettre l'exclusion sociale comme une interdiction faite aux démunis de donner; anticiper la multiplication des exclusions par un monde qui fait croire qu'il n'a pas besoin de tout le monde; repenser une éducation humaine, humaniste et humanisante, enseignant la justice du cœur autant que la justice du droit. Autant de problèmes formulés qui ont ouvert de vastes programmes. Lors de la séance tenue à Caen avec l'université populaire Quart Monde Normandie, qui a réuni les colloquants et 70 personnes en situation de pauvreté, Marie Jahrling, une des rescapées de la misère et co-fondatrice d'ATD Quart Monde, a confié avoir beaucoup appris pendant le colloque et a formulé le souhait que les gens qui connaissent la misère puissent, eux-mêmes, se nourrir des fruits de cette réflexion pour y puiser des forces nouvelles. De son côté, le Centre culturel s'est trouvé lui-même grandi par cette expérience d'apprentissage réciproque. Ensemble, a ainsi été relevé le défi de s'autoriser mutuellement à penser, de s'accréditer les uns les autres, de se confronter pour engager une réflexion non pas *sur* mais *avec*. L'attentive équipe de *Colloque TV* ayant assuré une captation vidéo des séances et réalisé divers entretiens, ces éléments sont consultables en ligne sur www.colloque-tv.com et www.stoppauvrete.org.

La semaine suivante, c'est autour de la question **Des humanités numériques littéraires ?** que se sont réunis, à l'initiative du Labex OBVIL (l'Observatoire de la vie littéraire), une quarantaine de personnes (des universitaires, mais aussi des artistes et des bibliothécaires) qui ont interrogé, sous des angles multiples (informatique, sciences du langage, de l'information et de la communication), les mutations induites par le tournant numérique dans la littérature et les études littéraires. Les fortes chaleurs qui ont marqué cette période, loin de nuire à la bonne ambiance, ont contribué à graver dans les esprits le souvenir de journées conviviales et détendues. Le format spécial des communications et tables rondes a été particulièrement apprécié dans la mesure où il a permis de présenter des résultats concrets et de montrer, images à l'appui, la pertinence de certains outils. Rythmée par une série de débats fort animés, la réflexion collective s'est développée autour de quatre axes : l'édition numérique (constitution des corpus, création des interfaces, études génétiques) ; la fouille de texte (analyse des réseaux, statistique textuelle, stylométrie, textométrie) ; les usages du numérique (dimension historique, éditorialisation, pratiques d'archivage et de consultation) ; la création numérique (poésie, créations algorithmiques, écritures collectives). En outre, les colloquants ont eu l'agrément d'une visite et d'un spectacle. D'une part, à l'IMEC, après une table ronde sur les questions propres à l'édition numérique des corpus de correspondances, Claire Paulhan a fait découvrir au public un choix d'archives issues du fonds Jean Paulhan. D'autre part, à la médiathèque de Saint-Lô, avec le concours de la Fondation d'Entreprise La Poste, le duo formé par l'écrivain François Bon et le musicien Dominique Pifarély s'est livré à une lecture-performance remarquée, "version 2.0" d'une précédente performance (*Paysage fer*) revisitée pour l'occasion. Il ne fait aucun doute que cette rencontre, tant au cours des séances de travail que dans ses moments de détente et de convivialité, a permis de créer une synergie nouvelle au sein de la communauté des chercheurs en humanités numériques.

À la fin du mois de juin, un nouveau couple de colloques "parallèles" a investi les lieux.

Avec le thème **Quelles communications, quelles organisations à l'ère du numérique ?**, il s'est agi de saisir le cadre de travail offert par Cerisy pour sereinement mettre en débat les différentes conceptions épistémologiques et méthodologiques (notamment celles issues de la triangulation France-Belgique-Canada) ayant émergé, ces dix dernières années, dans l'analyse des communications organisationnelles. Les deux questions posées par le titre ont d'emblée conduit les participants à s'interroger sur les manières dont la mutation numérique transforme durablement les

formes sémiotiques et organisationnelles. Un accord fondamental semble avoir été trouvé sur la nécessité d'inscrire les recherches et les théories dans des problématiques globales, permettant ainsi d'éviter le réductionnisme et de mieux situer les divers choix de constructions d'objets. La reconnaissance du potentiel organisant des phénomènes d'information et de communication, au fondement de cette rencontre, a suscité des échanges vifs sur des problèmes ouvrant d'inédites perspectives de recherches. L'un de ces problèmes est la matérialité irréductible située à la base de ces phénomènes organisationnels qui, concernant aussi bien les supports que l'ensemble des processus, doit permettre de sortir les théories d'une trop fréquente tentation idéaliste. Les discussions, diurnes et nocturnes, dans l'enceinte du château, ont ainsi mis en évidence la nécessité de renforcer les réflexions critiques face aux transformations anthropologiques, politiques et stratégiques engendrées par les processus de numérisation organisationnelle. Aux dires des organisateurs, ce fut un "bonheur" de pouvoir faire jouer ces interrogations avec la matérialité d'un tournoi de boules, d'une ballade autour du château ou de la contemplation d'un soleil couchant...

Dans le même temps, le colloque **Espaces et littératures des Amériques : mutation, complémentarité, partage** a réuni une bonne trentaine de personnes parmi lesquels des enseignants-chercheurs, deux écrivains et plusieurs auditeurs. Venus à Cerisy parfois de très loin (Brésil, Canada) pour parler de leur continent, ils ont éprouvé une vive émotion à découvrir ce lieu "mythique". Tous ont semblé fortement marqués par une expérience considérée comme unique, à commencer par le temps généreux dédié à la réflexion et le lieu propice aux échanges informels. À la lumière des notions revisitées de *chronotope* et de *sémiosphère*, d'importantes questions ont porté sur les relations entre territoire et mémoire du territoire, plus particulièrement dans les littératures de groupes minoritaires (dont celles des autochtones du Canada, du Brésil et des afro-américains), faisant ainsi ressortir l'importance de textes qui remettent en cause certaines frontières spatiales et culturelles dans le contexte des Amériques. Sur le rapport entre histoire et fiction littéraire, le témoignage émouvant de l'écrivaine autochtone Naomi Fontaine, et celui de l'écrivain québécois Bernard Andrès, ont constitué deux moments forts. Quant à l'approche interdisciplinaire adoptée durant la semaine, la plupart des intervenants ont souligné qu'elle aura sans nul doute un impact sur leurs recherches futures. Enfin, dans un cadre apaisant que, selon les organisateurs, "l'accueil soigné et chaleureux a rendu encore plus agréable", les moments de respiration (soirées poétiques et dansantes à la cave, promenades dans la campagne boisée, visite de Bayeux avec sa superbe broderie) ont été fort appréciés et ont donné lieu, y compris avec les participants de l'autre événement, à de stimulants partages d'idées.

Début juillet, c'est au cours d'une belle semaine ensoleillée que s'est tenue la rencontre **Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain ?**, reprenant une formule inscrite dans la constitution de l'OIT (Organisation Internationale du Travail), partenaire actif d'une semaine qui fut internationale, interdisciplinaire, et très dense, mais aussi originale dans son format. En effet, aux nombreux participants et intervenants français et étrangers, se sont joints 17 jeunes chercheurs venus de divers pays (Argentine, Belgique, Canada, Chine, Italie, Sénégal) dans le cadre d'une formation doctorale organisée par l'IEA (Institut d'Etudes Avancées) de Nantes. Alors que deux soirées leur ont permis de présenter leurs propres recherches, il leur a été confié le soin de rédiger une synthèse des échanges qui constituera l'une des "conversations nationales" préparatoires du centenaire de l'OIT (en 2019). Pour sa part, l'OIT a coordonné une séance passionnante avec la présentation de son histoire et de sa vision prospective, ainsi qu'une table-ronde animée réunissant dirigeants d'entreprises et responsables syndicaux. Une autre table ronde a permis de cerner le concept de travail dans diverses cultures : pour certaines, il est ce qui donne du sens, pour d'autres, il ne se distingue pas du rite. Même à l'intérieur de l'Europe coexistent différentes visions du travail : le contrat en Angleterre, la participation à l'entreprise en Allemagne ou l'expérience politique en France. Les échanges entre chercheurs et acteurs ne se sont pas limités aux habituelles approches socio-économiques du travail : une large place a été faite à la signification philosophique du travail, par exemple chez Simone Weil et Hannah Arendt, ainsi qu'aux représentations

artistiques du travail dans les diverses civilisations. En outre, des soirées ont respectivement été consacrées au travail dans le cinéma ainsi qu'aux chants et rythmes de travail. Certaines interventions ont amené, au-delà du salariat de type industriel, à élargir la notion de travail à partir de l'analyse de dispositifs atypiques, informels, voire utopiques. Cet élargissement sera au programme, en septembre 2018, d'un nouveau colloque sur *Le Travail en mouvement*.

La période suivante s'est vue animée par deux autres colloques "en parallèle".

Dans la bibliothèque, la rencontre **L'Algérie, traversées** a réuni une quarantaine de participants, dont plusieurs venant d'Algérie (Blida, Oran, Timimoun). Le propos, ambitieux, était de faire dialoguer des chercheurs d'horizons variés (critique littéraire, ethnologie, psychanalyse, sociologie de la production littéraire) ainsi que des créateurs (chorégraphe, cinéastes, écrivains) pour dresser un instantané des "deux rives" aujourd'hui, tout en tenant compte à la fois des acquis scientifiques de la recherche dans le domaine, et du vécu, parfois douloureux, des acteurs de l'histoire. Aucune tension pourtant dans les échanges, mais un souci de s'écouter réciproquement, de tenter de "réparer les vivants". La présence de jeunes chercheurs, algériens et français, a beaucoup contribué à la réussite de la semaine, sans parler de la plus jeune participante, Nour, quatre mois, qui a suivi les débats avec une sagesse exemplaire. Autre facteur de succès, les entretiens avec des créateurs (Jacques Ferrandez, Leila Sebbar, Habib Tengour), les soirées autour des films d'Elisabeth Leuvrey et de Habiba Dhjanine, et surtout, en présence de son épouse, la soirée d'hommage à Nabile Farès qui a rassemblé des textes, des extraits de films et la belle chorégraphie de Marie-Odile Langlère sur *L'exil au féminin*. Nabile Farès, invité de la première heure de l'événement, a disparu l'an dernier. Le colloque lui a été dédié.

Dans la Laiterie, les **Littératures et arts du vide** ont rassemblé une bonne vingtaine de chercheurs issus de plusieurs continents et régions du monde, de l'Europe à l'Extrême-Orient en passant par l'Afrique du Sud et l'Amérique latine, et aux spécialités diverses (littérature, esthétique, histoire de l'art, psychanalyse, communication). Cette diversité culturelle des intervenants prouve bien que la question du vide constitue une problématique universelle, ou globale devrait-on dire aujourd'hui. Elle transcende en ce sens les différences nationales et rapproche tous ceux et toutes celles qui se penchent avec attention sur des questions esthétiques, liées autant à la poésie qu'à la théorie critique et à l'art contemporain. Ce colloque a ainsi mis en valeur les qualités formelles du vide autant que ses interprétations philosophiques et spéculatives. Cependant, il ne s'est pas contenté de refaire l'histoire du vide à partir des avant-gardes de la première moitié du XX^e siècle en Occident, mais s'est efforcé de saisir les réflexions d'aujourd'hui qui concernent les rapports de la littérature et de l'art à la mémoire collective, et leur inscription dans l'espace social. On peut parler dans cette perspective d'un colloque essentiellement transversal dans son approche. Il a réussi à engendrer de nombreuses discussions particulièrement fructueuses qui témoignent de l'actualité de sa thématique. Par ailleurs, la participation active des auditeurs a constitué un atout important dans la dynamique générale de la semaine. Enfin, les trois soirées d'animation, centrées sur la présentation de films (de Guy Debord et Simon Hantaï), ont offert des compléments très agréables.

À la fin du mois de juillet, ce sont encore deux rencontres simultanées qui ont été reçues.

18 ans après le colloque *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, qui a introduit la géographie à Cerisy, la semaine **Carte d'identités : l'espace au singulier** fait revenir une nouvelle fois les questionnements sur l'espace : une quarantaine de participants, principalement géographes de plusieurs générations, se sont ainsi réunis pour interroger l'individu singulier, l'*acteur* (tel que l'a mis en lumière le tournant actoriel dans les années 1990), et ses spatialités, c'est-à-dire les pratiques qu'il met en œuvre avec l'espace. La richesse des conférences et la fécondité des discussions ont permis de faire un point sur les avancées des sciences de l'espace depuis le début des années 2000, mais aussi de dessiner les chantiers épistémologiques, théoriques et méthodologiques, émergents.

Deux choses ont particulièrement retenu l'attention. D'un côté, alors que la recherche a tendu à disjoindre l'étude de l'espace de celle des spatialités, il apparaît aujourd'hui nécessaire d'articuler ces deux approches et d'envisager l'espace depuis les spatialités. Et, d'un autre côté, dès lors que l'accent est mis sur les spatialités, la question de l'échelle se pose : comment rendre l'échelle conciliable avec une entrée focalisée sur les pratiques ? Enfin, la singularité des lieux (de Cerisy au... Monde) et celle des pratiques spatiales qui s'y déploient ont été largement débattues. Les conférences d'un écrivain et d'un infographiste, ainsi que des ateliers pratiques sur les langages théâtral et chorégraphique (en lien avec les problèmes relatifs à l'espace), ont ouvert des interrogations sur les hybridations possibles entre les écritures scientifique et artistique. De manière générale, l'intensité des réflexions et la variété des expérimentations ont permis aux participants d'*habiter* (concept central travaillé lors du colloque) pleinement l'enceinte du château : les séances ont pu se tenir tour à tour dans la laiterie, la bibliothèque, le grenier, les caves et l'étable. En outre, entre deux averses, les discussions se sont prolongées dans le parc et sur les terrasses...

Dans le même temps, les **Spectres de Poe dans la littérature et les arts** se sont vu traités par une vingtaine de communications permettant d'apprécier l'ampleur de l'héritage poésque dans la littérature contemporaine, mais aussi dans les arts visuels (cinéma, bande dessinée), l'art contemporain et la musique. Nourris de discussions passionnées, ces travaux ont mis en évidence que l'influence d'Edgar Poe, à qui la France fut la première à rendre hommage, s'étend désormais bien au-delà des seules frontières française et états-unienne. Il semble qu'un "phénomène Poe" existe bel et bien, parfois au détriment des textes originaux, et qu'il se manifeste, d'une part, au travers d'un excès de dérivations et d'incarnations intertextuelles souvent ludiques, et d'autre part, au gré d'une dissémination plus discrète mais néanmoins efficace, dans l'espace textuel. Le colloque fut aussi l'occasion de plusieurs projections filmiques et de débats autour des nombreuses adaptations tirées des œuvres de l'écrivain, ainsi que d'une soirée de lectures, de performances et d'interprétations qui auront fait de cette semaine, à n'en point douter, un moment aussi important que délicieux pour les spécialistes et les amateurs d'Edgar Poe.

Ensuite, le mois d'août a commencé en accueillant un séminaire et un colloque.

Ayant rassemblé une soixantaine de participants, le colloque **Simone Weil, réception et transposition** a examiné plusieurs dimensions de la pensée de la philosophe par trois mises à l'épreuve : celles de la justesse de ses analyses sociales, de la fécondité de sa méthode de lecture du réel, ainsi que de sa cohérence interne. Les conférenciers ont souligné l'importance des transferts conceptuels opérés par Simone Weil d'une période à l'autre, vérifiant ainsi la pertinence de l'usage de la notion de *transposition* pour écarter la tentation d'introduire des ruptures dans l'œuvre. Les débats ont approfondi les éléments d'une réflexion qui nourrit les passions, jusqu'à déranger encore par sa radicalité dans chaque domaine abordé. En a témoigné la "rivalité" entre participants avides de satisfaire leur désir de réactions et de questions, qui tendait à transformer le président de séance en arbitre contenant les jouteurs... Les films projetés (Bresson, Mauro, Rossellini), ainsi que l'admirable récital du luthiste Thomas Dunford, organisé à Coutances par les Amis de la Cathédrale dans la chapelle rénovée de l'hôpital, ont prolongé l'harmonieuse combinaison, toute weilienne, du sérieux dans la recherche du vrai et du souci du beau, qui fut la marque de cette semaine.

Conjointement s'est déroulé le **29^{ème} Séminaire de textique**, le premier qui se soit tenu sans Jean Ricardou (fondateur de cette discipline, disparu en 2016), et dont le thème était *La textique, pour quoi faire ?*. Fonctionnant, comme les années précédentes, suivant de libres échanges focalisés sur des écrits transmis au préalable, la rencontre a non seulement permis l'examen d'objets variés (dont une peinture, un extrait de roman, et un logotype publicitaire), l'élaboration d'un nouvel atelier d'écriture à contraintes, et de vives controverses, mais encore, plus généralement, elle a ouvert le problème de la transmission des apports de la théorie, relatif aux secteurs de la didactique et de la pédagogie. Dans cette perspective, la suite des travaux textiques portera, en 2018, sur le thème

Réapprendre à écrire, et se manifestera, en 2019, dans le cadre d'un colloque autour des travaux de Jean Ricardou, avec des interventions visant à dégager l'intérêt majeur que présente, notamment en ce qu'elle montre que l'exercice de la pensée est fondamentalement tributaire de la pratique de l'écriture, l'inédite conceptualité textique.

Au milieu du mois d'août, deux autres rencontres ont eu lieu.

Ayant jugé nécessaire de renouveler la parole de la psychanalyse sur le cinéma et, plus généralement, sur les images, le colloque **Psychanalyse et cinéma : du visible et du dicible** a remporté ce pari. Il s'est inscrit dans la lignée de "l'aventure structuraliste", en l'infléchissant grâce au cinéma par la prise en compte des dimensions de la subjectivité et du sensible. Des voix plurielles (critiques, historiens d'art, philosophes, psychanalystes, sémioticiens) ont rappelé la naissance concomitante du cinéma et de la psychanalyse ainsi que, depuis Freud, les réticences de cette dernière envers l'image. Ils ont ensuite fait apparaître les glissements qui s'opèrent entre le visible et l'image, le dicible et la parole, avant d'explorer les interprétations qui rendent compte de la spécificité du langage cinématographique, des positions du spectateur et du rêveur, de l'élaboration de nouveaux mythes collectifs, de la place privilégiée de la psychanalyse dans l'étude des représentations sociales que révèle le cinéma. Parler aux images, les faire parler de telle manière que soient analysés le politique et le contemporain, tel était l'autre enjeu de cette semaine. Deux écueils ont été évités : celui d'une psychanalyse appliquée aux films ou aux personnages et celui d'une analogie trop réductrice entre les deux domaines. Le déferlement multiple d'images (séries télévisées exhibant vampires et zombies, jusqu'à l'obscène avec Daech), les traumatismes individuels et collectifs, autant de "malaises dans la représentation" ayant interrogé les conditions d'aliénation et de désaliénation du regard. Il a été réaffirmé que, si la parole est source d'images qui en retour nous parlent, il est de la responsabilité des cliniciens comme des citoyens de mieux regarder et entendre ces images. Enfin la présence de nombreux auditeurs, leur engagement et leur enthousiasme, ont donné lieu à de nombreux échanges fertiles.

Au même moment, avec un public plus restreint, une trentaine de chercheurs, enseignants-chercheurs, conservateurs, critiques venus de plusieurs pays (France, Japon, Maroc) se sont retrouvés autour de **Jacques Prévert, détonations poétiques** pour discuter d'une œuvre protéiforme qui, malgré la célébrité de son auteur, s'avère encore très mal connue. Apportant la preuve que de nombreux aspects en restent à découvrir, différents genres ont été abordés (cinéma, collage, film documentaire ou d'animation, livres d'art, poésie, textes engagés), plusieurs corpus exhumés et quelques documents inédits présentés. Vivant entouré de sa "bande", Prévert pensait et créait avec et pour ses amis. Des rapprochements avec les figures contemporaines d'autres artistes ont apporté de précieux éclairages. Les rapports d'influence se sont trouvés au cœur de nombreuses communications, tandis que d'autres interventions se sont employées à proposer de nouvelles manières de lire ou de regarder l'œuvre. Chaque jour a eu son lot de découvertes dans une atmosphère particulièrement chaleureuse, à l'image du poète lui-même. Le spectacle musical "Jacques Prévert !" par la *Compagnie du Grain de Sable PMVV* a permis aux participants de retrouver joyeusement ceux de la rencontre voisine. Une journée a également conduit le groupe sur les traces de Prévert dans la Manche : sa maison d'Omonville-la-Petite où il a passé la fin de sa vie ; le jardin tout proche où sa famille et ses amis ont planté des arbres à sa mémoire ; Port Racine, l'un des plus petits ports de France. Ayant su tirer le meilleur parti des conditions d'accueil, ce colloque extrêmement fructueux aura vu se former, à Cerisy, une nouvelle "bande" entourant Prévert.

Deux autres manifestations ont marqué la fin du mois d'août.

Le colloque **Peter Handke : analyse du temps**, qui s'inscrivait dans le cadre des rencontres "Cerisy à Berlin, Berlin à Cerisy" lancées en 2014, en partenariat avec l'Université franco-allemande de Sarrebruck et les universités berlinoises, a réuni par un beau temps ensoleillé une

soixantaine de personnes, chercheurs, conservateurs, éditeurs, lecteurs, et traducteurs de l'œuvre, venus surtout d'Allemagne, d'Autriche et de France, mais aussi de Belgique, Luxembourg, Suisse, Norvège et du Canada. Le suspense fut grand : après une belle série de conférences universitaires et une soirée avec Jean-Philippe Toussaint qui, à partir de son propre texte *Football*, a parlé de *La peur du gardien de but au moment du penalty* de Peter Handke, la présentation des carnets de l'écrivain, la projection de ses films, dont *La Femme gauchère* au cinéma Le Long-CourT de Coutances, et d'un portrait cinématographique signé Corinna Belz, Peter Handke arriva au Château de Cerisy pour les trois derniers jours du colloque. Ce furent alors un festival de lectures, prose et théâtre, par ses amis comédiens Bruno Ganz, André Marcon, Sophie Semin, et de riches entretiens, chaleureux et émouvants, aux côtés de Pierre Deshusses (le traducteur de son livre récemment paru *Essai sur le fou de champignons*), d'Antoine Jaccottet (directeur des éditions Le Bruit du temps), et d'Alain Françon (metteur en scène de sa pièce *Toujours la tempête* en 2015 à l'Odéon). Pour finir, c'est Peter Handke qui fit la meilleure "analyse du temps" : il offrit à la directrice du CCIC l'affiche du colloque où son portrait d'écrivain, exposé dans son jardin aux climats de juin-juillet, s'était couvert des graffitis aléatoires du temps cosmique !

Parallèlement, en prenant pour objet **Le Kitsch : définitions, poétiques, valeurs**, l'autre rencontre courait le risque d'accorder une importance excessive à un phénomène en apparence futile, voire dédaignable. Mais les échanges ont révélé qu'il s'agissait, à maints égards, d'une notion importante : par son omniprésence dans la société, par ses implications esthétiques, éthiques et politiques. Aussi des disciplines fort diverses ont-elles été convoquées (analyse des media, histoire des arts, linguistique, littérature, musicologie, philosophie esthétique, sociologie) pour ne plus considérer le kitsch de l'extérieur (ce mauvais goût d'*autrui*), mais l'appréhender dans sa complexité : l'exposition du plasticien Vincent Olinet, la lecture-dialogue avec le poète Christian Prigent, le concert de la compositrice Violeta Cruz ont permis de comprendre, de l'intérieur de la démarche artistique, comment une poétique peut se construire sinon dans le kitsch, du moins, en regard du kitsch. Toute la semaine, les échanges entre artistes et chercheurs, dans une atmosphère de confiance amicale, se sont prolongés durant les pauses, les repas et les moments de détente (sauf lors du... match de foot improvisé près de l'Orangerie, qui a vu s'opposer les deux équipes des colloques en présence, "Kitsch" et "Handke"). En somme, cette véritable réflexion collective a permis d'affiner la notion de kitsch, de la saisir dans toutes ses nuances, d'en mettre à nu certaines lignes de force jusqu'à présent méconnues (telles que la pragmatique qu'elle implique, sa dimension éthique et ses vertus critiques), et de mettre en œuvre son épistémologie.

La fin du mois d'août et le début de septembre ont accueilli deux nouvelles rencontres de durées différentes.

Pendant trois jours, et dans le prolongement du colloque 2015 sur *Que vont devenir les églises normandes ?* (publié aux éditions Corlet en 2017), la rencontre **Que vont devenir les cimetières en Normandie, et ailleurs ?**, organisée à l'initiative de l'Association des Maires de la Manche, a permis des échanges très ouverts entre élus, responsables associatifs locaux, experts et chercheurs sur des questions peu abordées, mais passionnantes. L'exemple de la Normandie a été étudié à plusieurs reprises : un moment spécial à Cerisy, avec une dizaine de maires du voisinage venus débattre, à partir des résultats d'une enquête sur les cimetières normands, des problèmes que ces derniers posent en matière de gestion et d'aménagement ; une séance publique accueillie par le maire d'Avranches, laquelle, après la visite du cimetière, a porté sur les enjeux patrimoniaux des cimetières. Bref, à partir du cas normand, on a pu se saisir d'un sujet de société qui n'est ni débattu dans l'espace public, ni abordé dans la recherche française. L'intérêt de ce colloque était de prendre en compte le cimetière dans ses multiples dimensions (gestionnaire, sacrée, spatiale) selon des espaces (France et international avec la Suisse, Jersey et les Etats-Unis) et des temporalités variés (de l'époque moderne à aujourd'hui). Faire le point sur ce qu'est un cimetière dans un environnement où les pratiques funéraires évoluent et où la relation au corps mort se transforme

ouvre des pistes en termes prospectifs pour inventer le cimetière de demain, et ce à l'échelle des administrations locales, mais aussi du quidam. Accompagnées de quelques gouttes de pluie et des premiers frimas, les discussions furent néanmoins chaleureuses et animées. Les soirées thématiques, ponctuées de pointes d'humour et de billets d'humeur, ont donné une couleur particulière à l'ensemble. De l'avis de tous (organisateurs, maires, chercheurs, auditeurs), ce colloque fut une réussite appelant de nouvelles manifestations sur cette thématique.

Prenant acte de l'entrée dans une nouvelle ère où les effets de l'activité humaine sur la planète deviennent géologiquement significatifs, le colloque parallèle, organisé autour et en présence du géographe et philosophe Augustin Berque, s'est constitué autour de l'hypothèse suivante : **La Mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ?**. Face à cette situation, la mésologie invite à un nouveau paradigme, dépassant le dualisme mécaniste ayant fondé la modernité. Comment les sciences peuvent-elles s'en nourrir pour mieux comprendre les interactions entre la planète et les êtres humains, et proposer de meilleures perspectives à notre société ? Telle est la question à laquelle ce colloque a tenté de répondre. Après avoir établi une classification des différentes notions de mésologie, on a étudié comment certaines d'entre elles peuvent s'introduire dans nos pensées, dans les mécanismes et postures de notre société, dans les entrelacs de nos territoires. Les communications, portant sur des cas pratiques, des parcours personnels et des questions théoriques, ont cherché à identifier les connexions que l'on peut établir avec la mésologie dans des champs variés (architecture, art, biens communs, éducation, jeux, risques, urbanisme). Enfin, on a montré comment les mutations des rapports entre milieux humains et non humains font évoluer les réflexions mésologiques. Pour mettre en œuvre une éthique de l'écoumène, le calendrier a proposé plusieurs activités complémentaires : une visite guidée du Mont-Saint-Michel (qui a fait sentir, par la magie du site, les liens labiles qui tissent notre milieu), une exposition de dessins et de photos de Ludovic Duhem, la projection de plusieurs documentaires. Mais aussi, l'installation sur la terrasse nord du château d'une sculpture en bois, dite "exclamation mésologique", réalisée par Didier Rousseau-Navarre à partir de morceaux collectés sur le site, et qui demeurera à Cerisy. Elle a été présentée à deux reprises : le deuxième jour lors de son vernissage, puis lors du dévoilement des dates de naissance respectives d'Augustin Berque (1942, 75 ans) et de Yoann Moreau (1975, 42 ans) inscrites sur le bois. Pour finir, le dernier soir, une grande fête fut organisée pour les 75 ans de l'illustre artisan de la mésologie qui reçut notamment en cadeau un magnifique herbier fabriqué tout au long de la rencontre par la soixantaine de participants au colloque.

Quant aux trois dernières rencontres de la saison, elles se sont tenues seules et ont pu utiliser tous les espaces offerts par les lieux.

Faire du commun un concept transformateur de la politique, tel était l'enjeu du colloque **L'Alternative du commun** qui, avec une centaine de participants venant de nombreux pays et grâce à un travail collectif intense, a permis des avancées significatives. D'abord sur la question de la stratégie politique, le commun invite à une réévaluation du rapport de conformité des moyens à la fin, pour envisager un type de finalité immanente à l'action politique elle-même. En ayant fait du commun le concept d'une écologie politique, on a pu concevoir un droit nouveau protégeant les relations des groupes sociaux avec leur milieu. Quant aux expériences politiques autour du commun, elles aboutissent à reconsidérer les échelles politiques du changement : la conjonction du municipalisme et du transnationalisme ainsi que la formation d'une "internationale du commun" mettent en question des assemblages institutionnels globaux autour desquels s'organisent les logiques de domination. En tant que pratique d'autogouvernement et d'usage collectif, le principe politique du commun traverse l'ensemble des sphères de l'économie, de l'écologie et de l'art ; constituant avant tout une façon de reconsidérer le social à partir d'une dynamique d'auto-institution citoyenne, il constitue, en somme, contre l'émiettement des communs de toutes sortes en chapelles, un puissant levier de transformation politique. Du point de vue de la convivialité, étant donné le mauvais temps qui a régné toute la semaine, les organisateurs se sont félicités d'avoir

établi un programme chargé qui empêchait toute perspective de promenade... Cependant, de la bibliothèque et à la cave, les soirées furent très animées, notamment par trois débats consacrés au mouvement des communs au Brésil, en Espagne, et en Grèce. Si la préparation laborieuse des "ateliers", où les participants ont pu s'inscrire jusqu'au dernier moment, fut au départ à l'origine de certaines inquiétudes, la suite des événements a montré qu'une certaine auto-organisation était possible !

Ensuite, durant la troisième semaine de septembre, le colloque **Villes et territoires résilients**, co-organisé par des partenaires de Cerisy (La Fabrique de la Cité et l'Institut Veolia), avec le concours de l'ENSA Paris-Malaquais, a réuni environ soixante-dix participants (acteurs d'entreprises et de collectivités, architectes, artistes, chercheurs, urbanistes), venus d'Allemagne, de France, du Japon, des Pays-Bas et de Suisse. Après un examen approfondi de la notion de résilience, on s'est efforcé de la rendre opératoire à propos des villes et des territoires considérés comme échelles d'action et comme milieux, en distinguant différents aspects : réaction à des chocs violents (catastrophes sismiques ou liées au changement climatique, brusques ruptures économiques ou industrielles, migrations soudaines de populations ou attentats terroristes) ; adaptation à des stress plus lents mais plus prévisibles (préservation des ressources naturelles, mutations technologiques et sociologiques, nouvelles méthodes d'agriculture). Pour traiter ces questions, l'examen des approches déjà opérationnelles a permis de capitaliser des retours d'expérience concrets et, finalement, de mesurer les conditions de la prise de décision des acteurs publics et privés (les cas des Hauts de France, du Grand Paris et de Hambourg ont fait l'objet de débats féconds). Il est en particulier ressorti des échanges combien la mise en application d'une politique de résilience pouvait comporter d'aspects positifs, comme le développement des mécanismes de l'économie circulaire, la création de valeur par une démarche plus inclusive, l'amélioration des processus collaboratifs pouvant conduire à une vision mieux partagée d'un avenir commun. Au-delà de l'approche sociale et politique de la résilience, la dimension culturelle a été travaillée selon une pluralité de formats, tels le cinéma, le théâtre, la musique (avec un concert de migrants dans les caves du château), ou encore des ateliers de design, des jeux de rôles et surtout une traversée de la baie du Mont-Saint-Michel qui a constitué un des moments les plus inspirants de cette rencontre dont plusieurs doctorants, le dernier jour, ont offert des conclusions imagées.

Enfin, sur quatre journées, le colloque sur **Le Pouvoir des liens faibles** était destiné à réunir une communauté latente : celle des participants d'un séminaire tenu pendant trois ans à la Sorbonne par Alexandre Gefen et Sandra Laugier, qui avait attiré un public étudiant nombreux et suscité, le plus souvent autour d'une intervention individuelle, des réflexions fécondes. Sa thématique, pourtant évidente, était originale : celle de ces liens qui unissent aujourd'hui de mille nouvelles façons les personnes, par exemple dans les réseaux, dans des rencontres irrégulières ou informelles, dans des relations entre auteurs et lecteurs, dans les mobilisations environnementales, les assemblées démocratiques, mais aussi les liens qui attachent les humains à des entités fictionnelles, à des animaux, des objets, des œuvres d'art, de la nourriture, des sites environnementaux. Réunir les personnes de ce réseau à Cerisy a été fructueux : d'abord par les transformations de la thématique que le lieu a opérées : conversations individuelles, rencontres, mélange de plusieurs générations, où les jeunes chercheurs voisinaient démocratiquement avec les plus notoires ; mais aussi par les débats sans concession dans la mesure où la question des liens faibles suscite une constante polémique. Dès lors que se trouvaient explorés la force relative des liens du mariage, notre attachement aux séries TV, la façon d'accrocher des œuvres d'art, le lien à des animaux sauvages, les formes d'organisation locale autour des SDF, il ne s'agissait plus de montrer, de façon attendue et dans un faux paradoxe, la "force" des liens faibles, mais plutôt l'importance de la faiblesse dans la structuration d'un monde commun.

Laissez-nous ajouter que, pour avoir une idée plus complète de nos activités, le Centre diffuse une *Newsletter* à laquelle il est facile de s'inscrire (www.ccic-cerisy.asso.fr/lettreinfo.html). Outre les nouvelles du CCIC dont les publications récentes, elle indique les conférences mises en ligne sur la **Forge numérique** de Caen et **France Culture plus**. Pour 2017, vous pouvez écouter les vingt-quatre conférenciers que voici selon l'ordre chronologique des colloques : Jacqueline Leclercq-Marx, Anne de Staël & Thomas Augais, Jean-Marc Ferry, Naomi Fontaine, Patrick Imbert, Christian Le Moëne, Alain Supiot, Colette Guedj, Francis Maupain, Catherine Brun, Pénélope Laurent, Yann Calbérac & Olivier Lazzarotti & Jacques Lévy & Michel Lussault, Sylvain Kahn, Pascale Devette, Dimitri Weyl, Francis Marcoin, Christian Luckscheiter, Christophe Genin, Ludovic Duhem, François Michaud-Nérard, Ferhat Taylan, Eric Rigaud, Samuel Rufat, Joëlle Zask.

En outre, veuillez noter que les entretiens réalisés à Cerisy, en 2017, par Sylvain Allemand (secrétaire général de l'AAPC) sont consultables sur le **Média Paris Saclay** (www.media-paris-saclay.fr). Y sont interrogés, pour le colloque *Travail*, Etienne Klein et Michel Lallement, ainsi que Augustin Berque, Marc-Williams Debono, pour celui sur la *Mésologie*.

Concernant les travaux de la terrasse nord, sans être complètement achevés, ils ont bien progressé et ceux qui sont venus à Cerisy pendant la saison ont pu observer un mur consolidé. Une fois qu'auront été définitivement fixés les tirants permettant d'ancrer les parois, la suite consistera, au-delà du mur proprement dit, à concevoir, sur le conseil du CAUE de la Manche, un aménagement paysager de la terrasse nord. Enfin la partie non restaurée comportant l'échauguette sera mise sous surveillance pendant trois ans. En ce qui concerne le financement de l'opération qui s'achève, la démarche de mécénat engagée nous a permis à l'heure actuelle de rassembler, grâce à la générosité de plus de 250 donateurs, environ 60% des montants espérés. Si certaines ou certains d'entre vous, attachés à l'œuvre qui se poursuit à Cerisy, le souhaitent, il est encore temps de nous aider en adressant vos dons à la Fondation du Patrimoine* ou, si vous préférez, directement à l'Association. Vous pourrez ainsi bénéficier de fortes **déductions fiscales**. Soyez-en chaleureusement remerciés !

Au moment d'achever la rédaction de cette lettre, nous apprenons que Catherine de Gandillac vient de nous quitter. Cette perte nous plonge dans une peine immense. Durant plus de 50 ans, Catherine mit toute son énergie au service des hôtes de Cerisy. Elle continuera d'habiter les lieux, ainsi que nos cœurs. Nous lui rendrons hommage, notamment dans notre prochaine *Newsletter* (qui aura peut-être déjà été envoyée au moment où vous recevrez ce pli).

Souhaitant que la vivacité artistique et intellectuelle dont témoigne, en sa variété renouvelée, ce compte-rendu des colloques de cette saison, et que les thèmes retenus pour **2018** (que vous trouverez au verso), vous donnent envie de nous retrouver bientôt en Normandie, nous vous remercions de votre soutien et vous adressons, avec toute l'équipe du Centre, nos meilleurs vœux pour la prochaine année.



Edith Heurgon



Dominique Peyrou

co-directeurs du CCIC

*Vous pouvez **adresser vos dons**, soit sur le site internet sécurisé de la Fondation du Patrimoine (www.fondation-patrimoine.org/37254), soit par chèque à l'ordre de "Fondation du Patrimoine – Château de Cerisy-la-Salle", 90 rue Saint Blaise, BP 08, 61001 ALENÇON Cedex, Tél. 02 33 29 95 36.

PS : Vous trouverez également, sous ce pli, le reçu à usage fiscal de vos don et cotisation à l'Association pour **2017**.